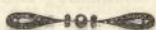


# MODES PARISIENNES



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — L'INSTITUTRICE, par madame LOUISE COLET (2<sup>e</sup> partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

A l'occasion de la mi-carême, quelques bals ont eu lieu dans les riches hôtels du faubourg Saint-Germain, mais pour ainsi dire en famille, c'est-à-dire sans que les invitations s'étendissent en dehors de la société légitimiste qui compose le noble faubourg. Comme toujours, le luxe était exquis à ces fêtes peu nombreuses, et les bijoux héréditaires y brillaient, rajeunis par des montures nouvelles. Les cisèlures et les émaux enchâssaient les perles et les diamants, et ajoutaient à leur prix. Sur la tête des jeunes filles, les guirlandes ou les grappes de fleurs printanières de madame Tilman simulaient à s'y méprendre les fleurs naturelles. De frêles bouquets assortis à la coiffure relevaient de chaque côté, au-dessus des genoux, les légères tuniques de gaze qui flottent sur la jupe traînante. Madame Tilman excelle à grouper les fleurs des champs, si charmantes autour des jeunes têtes de quinze ans! Ceci nous rappelle de petits vers qui ne déplairont pas à nos lectrices :

Fleurs arrosées  
Par les rosées  
Du mois de mai,  
Que je vous aime,  
Vous que parsème  
L'air embaumé!

Par vos guirlandes,  
Les champs, les landes,  
Sont diaprés :  
La marguerite  
Modeste habite  
Au bord des prés.

Le bluet jette  
Sa frêle agrette  
Dans la moisson;  
Et sur les roches  
Pendent les cloches  
Du liseron.

Le chèvrefeuille  
Mêle sa feuille  
Au blanc jasmin,  
Et l'églantine  
Plie et s'incline  
Sur le chemin.

Coupe d'opale,  
Sur l'eau s'étale,  
Le nénuphar;  
La nonpareille  
Offre à l'abeille  
Son doux nectar.

Sur la verveine  
Le noir phalène  
Vient reposer;  
La sensitive  
Se meurt craintive  
Sous un baiser.

De la pervenche  
La fleur se penche  
Sur le cyprès;

L'onde qui glisse  
Voit le narcisse  
Fleurir tout près.

Fleurs virginales,  
A vos rivales,  
Roses et lis,  
Je vous préfère,  
Quand je vais faire  
Dans les taillis

Une couronne  
Dont j'environne  
Mes blonds cheveux,  
Ou que je donne  
A la Madone  
Avec mes vœux.

Aux Tuileries, la journée de la mi-carême a été toute une journée de fête. Dès le matin, les brillants équipages se pressaient dans la cour d'honneur du Carrousel. Les hauts dignitaires de l'État arrivaient revêtus de leurs uniformes et de leurs ordres, et les princes de l'Eglise couverts de leurs étoles en tissu d'or et d'argent, et de leurs mitres épiscopales ornées de pierreries. Dans la chapelle du château, devait être célébré le mariage du prince Joachim Murat (petit-fils de Murat, roi de Naples) et de mademoiselle Malcy Berthier, princesse de Wagram. Les jeunes époux ont d'abord été reçus dans le salon de l'impératrice, où toute la famille impériale était assemblée. L'empereur et l'impératrice ont signé le contrat, qui a été également signé par les princes Jérôme et Napoléon, par la princesse Mathilde, ainsi que par les princes Pierre et Lucien Bonaparte, et par la grande-duchesse de Bade. Ensuite le cortège s'est mis en marche pour la chapelle, où le mariage a eu lieu. Sa Grandeur l'évêque de Nanci a donné aux deux époux la bénédiction nuptiale.

Toute la famille impériale avait pris place dans la tribune haute. Les jeunes époux se tenaient au pied de l'autel, entourés de leurs parents et de leurs témoins. La toilette de la jeune mariée était à la fois de la plus grande magnificence et du goût le plus exquis. Sa robe, en taffetas blanc à corsage montant, était entièrement couverte de point d'Angleterre. Sur la jupe s'étalait une double tunique de ce point merveilleux, qui est toujours la première en ligne des dentelles. La seconde tunique était relevée de chaque côté par de magnifiques

agrafes de perles fines. Tout le corsage plat était recouvert de point d'Angleterre; un petit col du même point était clos par une broche en perles fines, et de grosses perles de la plus belle eau, montées en boutons, fermaient le corsage jusqu'à la pointe. Les manches, doublées de taffetas (car le bras ne doit pas être laissé à nu durant la cérémonie religieuse), étaient couvertes aussi de point d'Angleterre, et deux volants de dentelle du même point, de quinze centimètres de haut, garnissaient ces manches, que deux agrafes de perles, semblables à celles de la tunique, relevaient un peu vers la saignée. Le bouquet d'oranger était fixé à la pointe de la robe par une broche de perles pareille à celle qui fermait le col. La coiffure se composait de la guirlande de jasmin, de roses et d'oranger (qui sortait, ainsi que le bouquet, des ateliers de madame Tilman), et la magnifique écharpe de point d'Angleterre, enveloppant la mariée comme d'un nuage, s'échappait derrière la tête de la natte des cheveux, et y était fixée par un nœud de perles fines merveilleusement montées.

Ce voile, la double tunique d'angleterre et toutes les dentelles de cette toilette avaient été choisis chez madame Violart. N'oublions pas le livre d'heures de chez le libraire Dupuy, chez qui l'on trouve les paroissiens les plus riches pour mariage et première communion. Ce livre, à reliure de nacre incrustée de perles et de ciselures d'argent, était un missel en vélin aux délicates peintures, et surpassant en beauté le livre d'heures de la reine Berthe.

Le soir il y a eu brillante réception aux Tuileries en l'honneur des jeunes époux. Jamais les toilettes n'avaient été plus éblouissantes. Les robes de gaze et de tulle à quatre volants étaient ornées de ces merveilleux rubans à dents dont nous avons parlé dans notre dernier bulletin, et que madame Célestine Quillet emploie avec une fantaisie si charmante comme bordure de volants; seulement pour les robes de soirées ces rubans de gaze sont en général brochés d'or et d'argent, et les petites fleurs qui y brillent ressemblent ainsi enchâssées à des pierreries. Les plus nouveaux et les plus riches de ces rubans, ceux que toutes les couturières en renom adoptent, sont fournis par la maison Barlet et Bélingard qui vient d'inventer les rubans bouffants. Nous ne saurions décrire toutes les ravissantes robes sorties des mains de madame Célestine Quillet pour cette réception des Tuileries; sur quelques jupes une triple guirlande de fleurs de chez madame Tilman avait remplacé les volants. L'impératrice portait une robe de brocart couleur mauve et argent; le corsage, à pointe, était tout couvert de blondes aux dessins d'argent et d'agrafes formées par de grosses améthystes entourées de diamants. Cet assortiment, de la couleur de la robe et de celle des pierreries, est toujours du meilleur effet. Un bandeau d'améthystes et de brillants était fermé par derrière sous une double grappe composée de pierres semblables.

La princesse Mathilde portait une robe en velours mais, parsemée jusqu'aux genoux de topazes entourées d'émail bleu, montées en forme de fleurs; le même ornement se répétait sur le corsage très-décolleté, et le diadème qui couronnait le front était formé de grosses topazes, aussi entourées d'émail bleu.

Le temps nous manque pour décrire la corbeille splendide de la nouvelle mariée, et d'ailleurs nous avons parlé assez en détail des riches trousseaux de la maison Daniel Deray pour que nos lectrices se fassent une idée de ce que celui-ci pouvait être. Entre autres objets, on nous a cité une magnifique cassette en nacre et argent toute remplie des exquises parfumeries de Guerlain. Dans notre prochain bulletin nous dirons à nos lectrices les découvertes nouvelles du parfumeur chimiste. La plupart de nos élégantes Parisiennes doivent à Guerlain la conservation de leur jeunesse; sans charlatanisme, sans autre auxiliaire que l'expérience même des femmes qu'il embellit, Guerlain est parvenu à assurer le succès des lotions et des poudres dont il est l'inventeur, et Racine serait aujourd'hui le malvenu en appliquant au *rouge Plessy* ces vers d'Athalie :

. . . . . Cet éclat emprunté,  
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,  
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Aujourd'hui l'outrage des ans se répare, ou tout au moins s'atténue, grâce aux secrets que Guerlain révèle aux femmes qui ont été belles; quant aux autres, il dit : A quoi bon ? Et peut-être a-t-il raison : le fard et les mouches n'allaient à nos grand' mères que parce qu'elles étaient charmantes. Nous avons nommé le *rouge Plessy* : à l'heure qu'il est, la charmante actrice qui a donné son nom à ce précieux carmin si bien préparé par Guerlain ne songe plus qu'aux habits de deuil. Veuve d'un mari qu'elle aimait, si elle nous revient, ce sera couverte de vêtements funèbres. Hélas ! c'est toujours ainsi : la tristesse est à côté des fêtes; et parmi nos lectrices, il en est malheureusement plus d'une qui, en deuil de quelque parent aimé, trouveront nos descriptions de parures mondaines bien inutiles pour elles; à celles-là nous devons rappeler le grand choix de tissus de deuil, noirs, gris et blancs qu'Arnault renouvelle chaque mois dans ses magasins du *Sablier*. Les baréges, les cachemires légers, les écharpes, les châles, les mantelets, les chapeaux de crêpe et de tulle noir, ces derniers tout parsemés de jais et presque coquets; les voiles de veuve; enfin, tous les objets de deuil sont réunis au *Sablier*.

Et pour ne pas finir par des images trop sombres, disons encore, puisque nous avons rappelé tantôt les mouches assassines de nos aïeules, que la délicieuse nouvelle *la Mouche*, de M. Alfred de Musset, réunie à *Pierre et Camille*, à *Mademoiselle Mimi Pinson*, au *Secret de Javotte* et au *Merle blanc*, vient de paraître en un volume chez le libraire Charpentier. Il n'y a pas une femme élégante qui n'ait déjà ce joli livre si plein

d'esprit, de grâce et de tendresse, et qui, le posant, rêveuse après l'avoir lu, sur un guéridon de Krieger, n'en rêve longtemps accoudée.

Et les tables merveilleuses? diront nos lectrices. Ah! nous y reviendrons.

#### Détails du Dessin.

*Première toilette* (toilette de mariée). — Robe en taffetas blanc; la jupe est ornée de trois volants, sur lesquels est posé un velours épinglé blanc à dents de six centimètres de haut; le corsage, tout plat, est fermé jusqu'à la pointe par des perles fines montées en boutons. Le bouquet est en fleurs d'oranger. La ceinture, à nœud flottant, est en velours épinglé blanc. Les manches sont ornées d'un velours épinglé comme celui des volants. Les manches de dessous sont garnies d'un riche volant en point d'Angleterre. Le col, plat, est de la même dentelle. Dans les cheveux est placée la couronne de jasmin, de roses et de fleurs d'oranger, et une superbe écharpe en point d'Angleterre formant voile. — Le livre d'heures est en velours blanc à fermoir de nacre.

*Seconde toilette.* — Robe de moire antique grise. Mantelet de dentelle noire, orné de franges de plumes bleu Louise. Chapeau tout en blonde blanche, avec deux touffes de plumes blanches sur les côtés. Fleurs de mauve roses et blonde au tour de tête. — Livre d'heures en velours vert avec fermoir de vermeil. — Ce livre et celui de la mariée de chez le libraire Dupuy.

#### Détails du patron.

Ce corsage à basquines chinoises convient surtout aux robes d'étoffes brochées, telles que damas ou taffetas parsemé de bouquets de fleurs. Il se garnit, à volonté, de ruches de velours ou de passementerie. A chaque pointe des manches et des basquines on pose un petit gland en forme de chapeau chinois.

## L'INSTITUTRICE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES EN PROSE.

(SUITE.)

JULIEN. — Ma tante a des manies, elle s'imagine découvrir le caractère des gens non-seulement à leur visage, mais encore à ce qui les entoure; à leur ameublement, à leur toilette.

LÉONIE. — Elle a raison; ici elle verra la médiocrité résignée.

JULIEN. — Elle y verra le goût et l'élégance.

MATHIEU. — C'est une fée, cette chère sœur!

LÉONIE. — Viendra-t-elle avec sa petite-fille?

JULIEN. — Sans doute; madame de Charleval devait les accompagner, mais la séance d'ouverture de la Chambre l'a tentée, elle a prié ces dames de venir sans elle: l'hôtel de ma tante est à deux pas d'ici, j'ai quitté ces dames sous prétexte de vous annoncer leur visite.

MATHIEU. — Eh! pourquoi, mon cher baron, ne pas leur dire simplement que vous me connaissiez depuis longtemps et que vous déjeuniez avec moi?

LÉONIE *fièrement*. — Oui, pourquoi? Pensez-vous déroger en fréquentant des artistes?

JULIEN. — J'ai craint les conjectures.

LÉONIE. — Lesquelles?

JULIEN. — Des vérités!... que ma tante aurait soupçonnées.

LÉONIE. — Mais quoi donc?

MATHIEU. — C'est bien clair.

JULIEN. — Ne me devinez-vous pas, mademoiselle?

LÉONIE. — Point.

JULIEN. — En vous voyant ma tante m'eût deviné, elle, et peut-être eût-elle hésité à prendre un décision que j'appelle de tous mes vœux.

LÉONIE. — Laquelle?

JULIEN. — Celle de vous voir chez elle, de la famille!

LÉONIE. — Ah! et pour cela il faut qu'elle pense que je vous suis étrangère?

MATHIEU. — Bien joué, mon cher.

LÉONIE *fièrement*. — Eh quoi! mon frère, monsieur dit vrai, il nous est étranger. (*Elle agite une sonnette, Justine parait.*) Justine, desservez.

JULIEN. — Ai-je dit un mot qui ait pu vous déplaire?

LÉONIE *avec coquetterie*. — Du tout, vous êtes un aimable enfant.

JULIEN. — Enfant! (*A Mathieu.*) Votre sœur se moque de moi!

MATHIEU. — Elle se moque de tout le monde; de moi le premier.

LÉONIE *s'approchant de la cheminée et y prenant une allumette chinoise, qu'elle fait brûler en se jouant.* — Mais, à propos, vous ne m'avez parlé que de votre cousine, et son père?

JULIEN. — Absent.

LÉONIE. — Il reviendra?

JULIEN. — Bientôt pour notre ennui.

LÉONIE. — Qu'est-ce donc que ce père veuf?

JULIEN. — Un homme grave, qui veut me diriger.

LÉONIE. — Il fait valoir ses terres?

JULIEN. — Et me prêche l'économie.

MATHIEU. — Un défenseur de la morale, de la famille et de la religion.

JULIEN. — Cela même.

LÉONIE. — Mais au fond?

JULIEN. — Je ne m'y fierais pas.

MATHIEU. — Quarante ans ?

JULIEN. — Sonnés.

MATHIEU. — La pire espèce d'hommes ; dehors graves, tempérament léger !

JULIEN. — J'espère bien que nous ne nous occuperons pas de lui !

LÉONIE. — Par passe-temps.

JULIEN. — Nous en aurons d'autres : les promenades à cheval, la musique, les lectures, nous jouerons des proverbes.

LÉONIE. — Ah ! oui.

JULIEN. — Nous ferons de grandes chasses !

MATHIEU. — Ah ! bravo !

LÉONIE. — Mais ce sera une vie étourdissante !

MATHIEU. — Une vie d'Eldorado !

JULIEN à Léonie. — Ce sera le bonheur !

LÉONIE brûlant toujours l'allumette chinoise. — L'odeur des viandes persiste, mon frère, ouvrez la fenêtre.

JULIEN se précipite, et il ouvre la fenêtre. — Voilà ma tante et ma petite cousine qui arrivent.

LÉONIE. — Faisons de la musique, cela donne un maintien ; une première entrevue est toujours embarrassante. Allons, mon frère, au piano : monsieur Julien déchiffre ce duo. (*Elle chante.*)

Il est deux flammes,  
Liens des âmes !  
C'est l'art, c'est l'amour !  
Flammes si belles,  
Qu'on est par elles  
Unis sans retour !

LÉONIE d'un ton railleur. — Monsieur Julien, vous chantez trop des yeux ! Mais voici ces dames !

JULIEN à part. — Quel ennui !

### Scène VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE LAURIS, CÉCILE.

JULIEN les présentant à Léonie. — Madame la marquise de Lauris, ma tante, mademoiselle de Lauris, ma cousine.

LÉONIE à madame de Lauris. — Si j'avais été prévenue de votre désir de me voir, madame la marquise, je me serais empressée d'aller chez vous. (*Elle lui approche un fauteuil.*) Daignez vous reposer.

MADAME DE LAURIS. — J'ai voulu vous surprendre dans ce charmant intérieur : tout y annonce un esprit distingué.

LÉONIE. — Mademoiselle est l'aimable jeune fille à qui j'aurai peut-être le bonheur de donner mes soins ! (*Cécile lève son voile et salue.*) Dieu ! quelle ressemblance !

CÉCILE. — Je vous rappelle un souvenir ?

LÉONIE. — Oui, très-vif, très-émouvant ! (*A Mathieu.*) Regarde, mon frère !

MATHIEU. — Ah ! j'ai vu, c'est surprenant !

MADAME DE LAURIS. — Vous paraissez toute troublée ?

LÉONIE. — C'est que mademoiselle vient de ranimer

pour moi l'image d'une de mes amies qui avait le même âge, les mêmes traits quand nous étions ensemble aux Anglaises !

CÉCILE. — Mais c'est dans cette pension qu'a été élevée ma mère ! (*Avec tristesse.*) Ma pauvre mère, c'est peut-être elle que vous avez connue !

LÉONIE. — Non, vous vous nommez mademoiselle de Lauris, et le mari de l'amie dont je vous parle ne portait pas ce nom.

MADAME DE LAURIS. — Le nom de Lauris est un nom de terre que mon fils n'a pris que depuis dix ans, au moment de son mariage il se nommait Forval !...

LÉONIE. — Ah ! (*A son frère.*) C'est lui !

MATHIEU à Léonie. Quelle conjonction d'astres !

LÉONIE à Cécile. — Votre mère se nommait Mathilde de Vernon !

CÉCILE. — Oui, elle-même, je l'ai perdue ! (*Elle presse la main de Léonie.*)

LÉONIE à part. — Ah ! c'était elle ! et voilà sa fille. (*A Mathieu.*) Quel singulier rapprochement !

CÉCILE à Léonie. — Vous m'aimerez, puisque vous l'avez aimée.

LÉONIE sombre. — Oh ! oui, je l'ai beaucoup aimée !

MADAME DE LAURIS. — Son souvenir vous attendrit ? elle est morte si jeune ! morte de la poitrine voilà deux mois en Italie ; elle laissa sa fille auprès de moi et voulut partir seule avec mon fils ; elle pressentait sans doute sa fin prochaine !

CÉCILE. — Je n'ai pu l'embrasser une dernière fois !

LÉONIE. — Oui, il est des destinées fatales ! et M. de Lauris, quelle doit être sa douleur... il reste là-bas ?

MADAME DE LAURIS. — Non, il arrive, nous l'attendons tous les jours !... J'ai hâte, mademoiselle, de vous lier à nous ; tout en vous me plaît et me touche ; madame de Charleval m'a dit votre mérite, votre esprit, vos talents, voulez-vous m'aider à finir l'éducation de ma chère Cécile ?

CÉCILE. — Puisque vous avez connu ma mère, vous me serez bien chère !

LÉONIE à Mathieu. — Qu'en pensez-vous ?

MATHIEU à Léonie. — Le diable s'en mêle sous les traits de cet ange.

JULIEN. — Vous voyez bien, mademoiselle, que vous êtes de la famille.

LÉONIE. — Comment résister à de si touchantes instances ?

CÉCILE. — Merci, nous parlerons ensemble de ma mère.

MATHIEU à part. — Pauvre enfant, elle ne sait pas !

MADAME DE LAURIS. — Je voudrais fixer de suite les conditions qui vous lieront à nous.

LÉONIE. — Vos conditions seront les miennes, madame ; mais, de grâce, n'en parlons pas aujourd'hui, nous les réglerons sous votre toit.

JULIEN. — Vous consentez donc ?

CÉCILE. — Bien, mon cousin, joignez-vous à nous.

LÉONIE. — Je cède à la vertu, à la candeur.

MATHIEU *à part*. — O la diablesse !  
JUSTINE *entrant*. — Un monsieur est là qui demande ces dames ; peut-il entrer ?  
LÉONIE. — Mais sans doute.

Scène IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LAURIS.

CÉCILE *embrassant son père*. — Mon père !  
MADAME DE LAURIS *de même*. — Mon fils !  
LÉONIE. — Lui ! lui !  
MATHIEU *à part*. — Elle les mettra tous dans la nasse !

JULIEN. — Bonjour, mon oncle !  
M. DE LAURIS. — J'arrive, on me dit à l'hôtel que vous êtes ici... j'accours. (*Se tournant vers Léonie.*) Pardon, madame ! (*Avec surprise.*) Eh quoi ! vous, vous ! Léonie !

JULIEN. — Il la connaît donc ?  
LÉONIE *avec fierté*. — Oui, monsieur, moi-même, l'ancienne amie de votre femme, moi, étonnée, confuse de vous recevoir dans mon humble logis, vous, madame votre mère, mademoiselle votre fille et monsieur votre neveu.

M. DE LAURIS. — Quelle surprise ! pourquoi tous ici ? Qu'y venez-vous faire ?

LÉONIE. — Rien de plus simple, la pauvre fille que vous avez aperçue au couvent quand vous veniez y voir votre... (*hésitant*) votre fiancée est devenue une vieille fille...

JULIEN *à Mathieu*. — Pour ça, non !  
LÉONIE *continuant*. — Elle s'est consacrée à l'enseignement, et madame la marquise de Lauris venait lui demander d'accepter chez elle l'emploi d'institutrice.

MADAME DE LAURIS. — Mademoiselle a bien voulu me promettre...

CÉCILE. — Oh ! oui, vous avez promis !  
LÉONIE *regardant M. de Lauris*. — Je ne sais si je puis... si je dois...

JULIEN. — Vous hésitez... tantôt vous avez consenti.  
CÉCILE. — Oui, mon cousin, vous l'avez entendu, mademoiselle nous a donné sa parole.

MADAME DE LAURIS. — Oh ! vous êtes engagée.  
LÉONIE. — Vous oubliez, mademoiselle, qu'il faut une sanction nouvelle à votre désir, qui me touche, qui me flatte...

CÉCILE. — Laquelle ?  
LÉONIE. — Celle de monsieur votre père.

M. DE LAURIS *à part*. — Qu'elle est digne et belle ! Elle m'éblouit !

CÉCILE. — Vous consentez, mon bon père ?

MADAME DE LAURIS. — Je suis sûre que mon fils s'en fie à moi ; tout le bien que nous savons de mademoiselle nous attache déjà à sa personne.

M. DE LAURIS. — Je souscris à tout ce que vous avez fait, ma mère.

LÉONIE *à M. de Lauris*. — Ainsi, monsieur, vous approuvez le choix de madame la marquise ?

M. DE LAURIS *avec chaleur*. — Si je l'approuve !...

MATHIEU *à part*. — Il est pris ! (*A Julien.*) Votre oncle est encore très-bien, très-jeune, mon cher !

CÉCILE. — Merci, mon bon père.

JULIEN *à Léonie*. — Vous voilà de la famille.

MATHIEU. — Et moi aussi.

M. DE LAURIS *tendant la main à Léonie*. — Léonie !...

LÉONIE *à part*. — Quel regard ! (*Se parlant.*) Sa maîtresse ! Oh ! non, jamais ! Sa femme !... Peut-être !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

AU CHATEAU DE LAURIS.

(*Le théâtre représente une grande chambre à coucher ; ornements et ameublement du temps de Louis XV ; çà et là quelques meubles modernes, un piano, une grande table sur laquelle sont épars des livres, des albums, des cartes de géographie, tout ce qu'il faut pour écrire et pour dessiner. Une petite table à ouvrage où sont posées deux corbeilles renfermant des broderies et de la tapisserie. Un grand fauteuil dormeuse sur lequel est étendue madame de Lauris endormie. Alcôve au fond ; porte-fenêtre latérale donnant sur une terrasse dont on aperçoit la balustrade.*)

Scène première.

MADAME DE LAURIS, CÉCILE, JULIEN.

CÉCILE *agenouillée auprès de sa grand-mère endormie, elle se lève et court embrasser Julien*. — O mon ami, quel événement ! quelle douleur ! quelle angoisse depuis huit jours que vous chassez dans les montagnes avec M. Mathieu ! (*Elle le conduit près de sa grand-mère endormie ou feignant de dormir.*) Voyez, mon cousin, comme elle est changée !

JULIEN. — Grâce au ciel, elle est sauvée, elle repose !

CÉCILE. — Hélas ! elle est restée paralysée, ne parlant plus, n'entendant plus.

JULIEN. — Du moins, elle vit !

CÉCILE. — Grâce aux soins de mademoiselle Léonie, de ma bonne maîtresse ! Quel ange ! durant six nuits elle n'a pas quitté le chevet de notre chère mourante ! Quelle présence d'esprit ! quelle tête ! Oh ! c'est à elle que mon père doit d'avoir encore une mère ! Aussi comme il la bénit ! comme nous l'aimons !

JULIEN. — Oh ! oui, mon oncle doit être très-reconnaissant. (*A part.*) Je le crois bien, il est amoureux d'elle. (*Avec dédain.*) A son âge ! (*Haut*) Où est-elle ?

CÉCILE. — Je l'ai suppliée d'aller reposer quelques heures.

JULIEN. — Vous l'aimez bien, vous aussi ?

CÉCILE. — Elle est si bonne, si pénétrante, puis elle sait tant de choses !

JULIEN *absorbé et comme se parlant*. — Belle, supé-

rieure, enlaçant et dominant... tant de grâce, de hardiesse; elle chante comme une virtuose, elle monte à cheval, à l'occasion elle fait des armes!... Ces femmes-là captivent, mais elles font peur!

CÉCILE. — Que murmurez-vous donc là, mon cousin?

JULIEN *comme se réveillant* — Ah! pardon, ma petite Cécile. (*Il la baise au front.*) Mathieu m'attend dans la salle à manger; nous reviendrons tantôt prendre la leçon de chant quand ma tante sera éveillée.

CÉCILE *avec gentillesse*. — Mais attendez donc ici, voilà assez longtemps que je ne vous ai vu! Est-ce pour moi ce bel oiseau que vous cachez sous votre mouchoir? (*Elle prend un geai que Julien tient par les pattes.*) Quel joli plumage! Ah! merci, si c'est pour moi.

JULIEN. — Je l'apportais à mademoiselle Léonie pour qu'elle le plaçât dans son tableau de fleurs.

CÉCILE. — Donnez-le-lui, c'est juste, elle peint mieux que moi. (*Elle reste pensive.*)

JULIEN. — Au revoir, petite cousine. (*Il sort.*)

### Scène II.

MADAME DE LAURIS, CÉCILE.

(*Cécile va s'asseoir au pied du fauteuil dormeuse où est étendue sa grand'mère qui semble dormir. Elle y reste immobile, rêveuse et absorbée; insensiblement sa douleur éclate, elle pleure; sa grand'mère ouvre les yeux et la considère sans que Cécile s'en aperçoive.*)

CÉCILE. — Mon Dieu! mon Dieu! il n'est plus le même pour moi!

MADAME DE LAURIS *se soulève, étend le bras et saisit sur un guéridon placé près d'elle du papier et un crayon.*

CÉCILE *essuie ses larmes, se lève et s'approche de sa grand'mère.* — O ma bonne maman!

MADAME DE LAURIS, *après avoir écrit, tend le papier à Cécile et lui fait signe de lire.*

CÉCILE *lisant*. — « Me voilà sourde et muette, ma » pauvre enfant; je ne puis t'entendre et te parler, mais » j'y vois et je veille sur toi! Dieu non plus ne nous » parle pas, mais il veille sur nous! Tu pleures, tu es » bien triste! ne me cache rien! dis-moi ce qui t'afflige! » j'éloignerai le malheur de toi! ta peine vient-elle » de Julien? » (*Après avoir lu, elle embrasse sa grand-mère et écrit promptement sur le même papier, elle lit tout haut à mesure qu'elle écrit, tandis que madame de Lauris suit des yeux.*) « Comme à Dieu, je vous dirai » la vérité: mon chagrin vient de Julien, il n'est plus » pour moi le bon compagnon d'autrefois; il me semble » qu'une autre m'a remplacée dans son cœur. » (*Madame de Lauris écrit à son tour, et à mesure Cécile lit tout haut.*) « Je le saurai, mais je ne veux plus que tu » pleures! tu seras heureuse encore; crois-moi comme » si Dieu te parlait! Mais comme à Dieu, il faut que tu » ne me dérobes rien de tes pensées. » (*Cécile écrit et lit à mesure, tandis que madame de Lauris lit tout bas.*) « Ma bonne maman, je vous le jure. » (*Madame de Lauris écrit, Cécile lit haut.*) « Maintenant va leur dire à »

» tous que je suis éveillée et qu'ils peuvent venir! »  
(*Cécile embrasse madame de Lauris et sort.*)

### Scène III.

MADAME DE LAURIS *seule. (Elle se soulève et écoute.)*

Je suis seule, bien seule, je puis rompre ce mutisme apparent, renoncer à cette surdité feinte! Étrange idée! non, inspiration providentielle qui me vient de vous, ô mon Dieu! — Depuis que cette femme si charmante, mais peut-être si perverse, a été introduite par moi dans notre maison, par moi qui la première ai cédé à sa séduction, tout ici se ressent de son influence toujours croissante: mon fils est contraint et respectueux devant elle; loin d'elle, il s'en préoccupe, il la cherche. Julien la suit d'un regard troublé, rougit en chantant avec elle, l'adule, lui offre des fleurs, et serait prêt à donner sa vie, son honneur, sa fortune pour cette enchanteresse qui lui fait oublier ma pauvre Cécile! et cette chère enfant elle-même subit le charme dans sa candeur, et veut ressembler à sa séduisante maîtresse, espérant qu'avec ses talents et ses grâces elle plairait mieux à Julien. Moi-même, intéressée par son esprit, touchée par ses soins, rajeunie par la distraction et la vie qu'elle a ramenées dans notre retraite, je me laissais aller à l'aimer! — Il y a huit jours, quand je fus frappée de cette attaque qui ressemblait à la mort, c'est elle qui me reçut dans ses bras, elle qui me porta expirante sur mon lit, elle qui ne me quitta plus ni jour ni nuit, elle qui dit à mon fils: Je vous rendrai votre mère. Mais un soir le médecin avait déclaré la veille que la paralysie m'avait enchaîné la parole et l'ouïe, mon fils et Cécile étaient allés reposer, elle veillait seule avec son frère près de mon lit; je feignais de dormir, son frère lui dit en riant: — Te voilà sœur de charité! Elle répondit en riant aussi: — Tout va bien, la sœur de charité portera avant peu une couronne de mariée. Le frère lui remit alors une lettre en lui disant: — Julien m'a fait quitter la chasse pour te l'apporter! elle fit un mouvement d'épaules en répondant: — Il est fou! nous le mènerons où nous voudrons! Le frère sortit. Elle lut alors la lettre de Julien, qui était fort longue. Je compris que le bonheur de mon enfant était en péril; mon parti fut pris: on me croyait sourde, on me croyait muette; je résolus de l'être pour tous, et par ce moyen de découvrir tout ce qui s'agite autour de moi, d'y conjurer le malheur. Je veux m'éclairer sur cette femme; oui, je saurai tout, déjà j'ai surpris le chagrin de Cécile, j'en connais la cause. — On vient. (*Elle s'allonge sur le fauteuil.*) Je ne suis plus que la pauvre paralytique devant laquelle on peut tout dire et qui ne peut répondre à rien.

### Scène IV.

MADAME DE LAURIS, M. DE LAURIS, JULIEN, MATHIEU, LÉONIE, CÉCILE.

(*M. de Lauris, Cécile et Julien embrassent madame*

de Lauris, qui leur a fait signe d'approcher. Léonie lui baise la main, Mathieu la salue.)

M. DE LAURIS à Léonie. — Oh! embrassez-la comme nous l'embrassons, n'est-ce pas? vous qui l'avez le mieux soignée! Elle vous aime comme elle nous aime; voyez ces regards, ils vous le disent.

LÉONIE. — Elle m'aime, oui, mais pas comme sa fille, comme une étrangère.

M. DE LAURIS. — C'est vouloir nous attrister que de parler ainsi, c'est nous offenser que de ne pas nous croire reconnaissants.

LÉONIE. — Je connais mes devoirs, je sais la distance... (*Regardant la pendule.*) Voilà l'heure de la leçon de musique. (*Elle s'approche du piano et y prend un cahier, qu'elle présente à Julien.*) Monsieur Julien, êtes-vous disposé à chanter ce duo avec mademoiselle Cécile?

M. DE LAURIS. — Ici, devant ma mère malade?

LÉONIE. — Ailleurs, monsieur, si vous le préférez! Mais, regardez, madame de Lauris nous sourit; et hier elle nous a dit, ou plutôt, hélas! elle nous a fait savoir, en traçant ce désir sur le papier, qu'il lui plaisait que sa chambre devint notre salon d'études.

M. DE LAURIS. — Bien, je comprends, cela la distrait. Allons, ma fille! allons, Julien!

CÉCILE. — Je ne suis pas en voix.

JULIEN. — Je me suis enroué à la chasse. (*Bas à Léonie.*) Il faut que je vous parle! Vous avez reçu ma lettre?

LÉONIE riant. — Vous êtes irréflecthi. (*A Cécile.*) Eh bien! alors la leçon de dessin. Nous allons peindre ce bel oiseau.

CÉCILE. — Je ne saurais jamais.

M. DE LAURIS. — Julien est fatigué, Cécile a peut-être mal dormi auprès de ma mère malade; je suis d'avis que ces chers enfants aient vacance aujourd'hui.

JULIEN avec dépit à Mathieu. — Les enfants!

MATHIEU à Julien. — C'est bien d'un presque vieillard.

JULIEN. — D'un jaloux.

LÉONIE. — Comme il vous plaira à tous. (*Elle prend un ouvrage de tapisserie et s'assied auprès de madame de Lauris, à qui elle sourit après lui avoir offert à boire.*)

MADAME DE LAURIS la remercie d'un geste de la main, prend un journal et fait semblant de lire des yeux.

M. DE LAURIS. — Va faire un tour dans la serre avec ces messieurs, Cécile, tu rapporteras pour ta grand-mère quelques boutons de ces cassies de Nice qu'elle aime tant.

JULIEN à Mathieu. — C'est bien évident, il veut rester seul avec elle.

MATHIEU. — Venez, je saurai par elle tout ce qu'il lui dira, et vous le saurez par moi.

(*Ils sortent. Madame de Lauris laisse tomber le journal et feint de s'assoupir; Léonie lui arrange ses oreillers et va pour se rasseoir à la table de dessin.*)

## Scène V.

MADAME DE LAURIS endormie, M. DE LAURIS, LÉONIE.

M. DE LAURIS de l'autre bout de la scène. — Ne vous rasseyez pas; j'ai à vous parler, Léonie.

LÉONIE. — Monsieur! pourquoi ce nom seul? mon malheur a droit au respect.

M. DE LAURIS. — Oui, et à l'affection aussi, au dévouement, à la reconnaissance. N'avez-vous pas été un ange pour ma mère! je veux être un ami, un frère pour vous, voilà pourquoi je vous appelle Léonie.

LÉONIE avec roideur. — Je ne veux pas d'autre frère que le mien.

M. DE LAURIS. — Toujours irritée, froide, défiante?

LÉONIE. — Toujours à la place que vous m'avez faite, monsieur, je n'en sors pas.

M. DE LAURIS. — Et pourquoi, Léonie, pourquoi?

LÉONIE. — Vous demandez pourquoi, monsieur? Dans un cœur vide de sentiments, il devrait y avoir place pour la mémoire.

M. DE LAURIS. — Oh! je n'ai rien oublié! mais puis-je empêcher le passé? je fus trompé, vous fûtes calomniée; ma jeunesse s'est écoulée assez tristement, je vous assure.

LÉONIE avec une joie contenue. — Ah!

MADAME DE LAURIS à part. — Il l'a aimée autrefois!

M. DE LAURIS. — Vous, vous êtes toujours jeune, belle, mais qu'est devenu notre beau rêve?

LÉONIE amèrement. — Oui, qu'est-il devenu? (*Elle fait quelques pas vers la table.*) Mais, monsieur, vos fermiers vous attendent peut-être? Et j'ai, moi, dans le peu d'instant que me laissent l'éducation de votre fille et les soins de votre maison, quelques occupations qui me plaisent; me permettez-vous de m'y livrer? (*Elle s'assied et se met à dessiner l'oiseau offert par Julien.*)

M. DE LAURIS. — Faites, puisque ma compagnie vous est odieuse.

LÉONIE. — Vous exagérez, monsieur, seulement elle m'est pénible dans le tête-à-tête.

M. DE LAURIS. — Eh quoi! le temps ne fera-t-il rien pour moi!

LÉONIE. — Vous l'avez dit, monsieur, il n'y a rien à faire contre l'irrévocable. (*Dessinant. D'un ton dégagé.*) Savez-vous bien que votre neveu est un charmant garçon, il me gâte avec ses intentions?

M. DE LAURIS. — C'est un enfant vain et passionné.

LÉONIE. — Ce sera un aimable mari pour votre fille.

MADAME DE LAURIS tendant l'oreille à part. — Ah! écoutons.

M. DE LAURIS. — Vous savez bien qu'il est plus amoureux de vous que de ma fille?

LÉONIE avec coquetterie. — Ah! bah! vous pensez!

M. DE LAURIS. — Cela vous fait sourire?

LÉONIE. — Je le crois bien! à mon âge on est très-flattée de plaire.

M. DE LAURIS. — Votre âge, votre âge, vous en parlez parce que personne n'y croit ici; excepté moi qui sais votre âge, personne ne vous donne plus de vingt ans.

LÉONIE. — En vérité, vous êtes d'une courtoisie! Mais à quoi jugez-vous cette admiration universelle dont vous vous exceptez?

M. DE LAURIS. — Il vous est facile de me railler. Je juge cette admiration à la tristesse de ma fille, aux regards dont vous poursuit mon neveu et à ma propre irritation.

LÉONIE. — Quoi! cela vous irrite que l'on m'admire?

M. DE LAURIS. — Toujours directe!

LÉONIE. — Toujours! c'est le moyen d'avoir raison des circonlocutions. Je répète donc ma question en la resserant: Pourquoi cela vous irrite-t-il, monsieur, que je ne déplaie pas à votre neveu?

M. DE LAURIS. — Je serai net aussi: parce que Julien doit être le mari de ma fille, et que si vous lui tournez la tête, c'est impossible: je ne veux pas le malheur de cette enfant.

LÉONIE avec fierté. — Si vous pensez, monsieur, que je sois un obstacle au bonheur de mademoiselle votre fille, je quitterai cette maison ce soir même.

MADAME DE LAURIS à part. — Elle est loyale du moins.

M. DE LAURIS. — Oh! je sais bien que vous ne nous aimez pas.

LÉONIE avec émotion. — En effet, monsieur, depuis qu'étrangère je suis entrée dans votre famille, je n'ai donné ici aucune preuve de dévouement. Ma direction, mes soins ont manqué à votre fille, ma tendresse, mon respect à votre mère; je n'ai pas, monsieur, ainsi que vous l'avez désiré, tenu votre maison, surveillé vos domestiques!

M. DE LAURIS avec vivacité. — Il s'agit bien de cela!

LÉONIE. — Que souhaitez-vous de plus, monsieur? parlez!... et si ce que vous exigez ne blesse en rien ma dignité, je m'y soumettrai.

M. DE LAURIS. — Votre dignité n'a rien à craindre chez moi; mais votre ressentiment secret est toujours en garde contre mes intentions, mes... désirs.

MADAME DE LAURIS à part. — C'est évident, il est épris.

LÉONIE. — Qu'ai-je à faire?

M. DE LAURIS vivement. — D'abord, c'est que vous ne songiez pas à nous quitter; tout le monde vous aime ici.

LÉONIE. — Tout le monde, c'est trop dire.

M. DE LAURIS. — Oui, tout le monde. Ma mère, vous l'avez charmée par votre esprit, attachée par votre bonté; ma fille, elle est émue et tremblante devant vous; elle vous juge parfaite et ne songe qu'à vous imiter; Julien, vous le rendez fou par vos grâces et vos coquetteries; et moi, pourquoi le tairais-je? en vous retrouvant belle, railleuse, adorable, toutes mes impressions de jeunesse se sont réveillées, j'ai regretté

le passé, une erreur qui ne m'a pas rendu heureux, Léonie, car la mère de Cécile ne vous valait pas.

LÉONIE. — Elle était riche, brillante...

M. DE LAURIS. — Vous êtes amère.

LÉONIE. — Moins que ma destinée.

M. DE LAURIS. — Oh! je le comprends, vous avez dû souffrir beaucoup! Quelle vie de labeurs, d'agitations, de hasards a été la vôtre! vous si bien faite pour la vie de famille! mais cette vie tranquille, vous pouvez encore l'espérer! Ici, mon amie, parmi nous, heureuse, respectée, vous n'avez plus à craindre les tourments d'une existence incertaine. Nous vous aimerons tant que nous vous composerons une famille! Faites sentir à ce fat de Julien qu'il est un enfant, que jamais vous n'avez pris garde à lui, qu'il faut à votre esprit des esprits plus sérieux que le sien, à votre cœur des cœurs plus rassis que son cœur; blessé dans sa vanité, il voyagera, il vous oubliera et il reviendra un jour épouser ma fille.

MADAME DE LAURIS à part. — Bien, mon fils, très-bien!

LÉONIE d'un ton railleur. — Mais s'il ne me déplaissait pas à moi, de quel droit me demanderiez-vous ce sacrifice? Ne suis-je pas libre? Ne puis-je pas disposer de mon sort, de ma main?...

M. DE LAURIS. — De quel droit?... (Hésitant.) Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce raisonnement...

LÉONIE. — Il vous embarrasse, n'est-ce pas? Ah! c'est que vous n'êtes pas très-sûr de ce que vous voulez, et partant de ce que vous pouvez.

M. DE LAURIS. — Je ne puis rien sur votre cœur, je le sais bien.

LÉONIE. — Sur mon cœur peut-être on y peut encore quelque chose; sur mon esprit, rien: il a trop plié, il ne rompt plus.

M. DE LAURIS. — Vous contraindre, oh, fi! j'espérais vous persuader.

LÉONIE. — J'écoute votre proposition. (A part.) Enfin il va parler.

MADAME DE LAURIS à part. — Il l'aime!

M. DE LAURIS. — Vous êtes ici la maîtresse de plus d'une destinée, et vous le savez bien! Et pour ne parler que de moi, moi, depuis que je vous ai retrouvée, je ne saurais plus vous perdre; car vous êtes la grâce, la poésie, l'âme de ma maison; vous me torturez, et pourtant je me sens le cœur en fête rien qu'à vous voir. Dédaignez ce jeune fou et aimez votre vieil ami qui vous aime.

LÉONIE. — Vous m'aimez, vous, vous!...

M. DE LAURIS. — Et ne l'avez-vous pas deviné! si je suis tourmenté pour ma fille, je le suis aussi pour moi-même; est-ce que le passé ne remue rien en vous?

LÉONIE. — Il m'humilie.

M. DE LAURIS. — Moi, il m'enflamme; j'éprouve une telle douceur à vous voir, que l'idée que vous pourriez nous quitter me désespère. Partagez mes sentiments,

Léonie, repoussez cet enfant, aimez-moi et restez près de nous.

LÉONIE. — A quel titre ?

M. DE LAURIS *lui prenant la main*. — Comme une amie, comme une... (*Il veut l'embrasser.*)

LÉONIE *le regarde d'un air si superbe qu'il n'achève pas, elle éclate*. — Ah ! ah ! vous voilà bien vous autres gens heureux ! vous autres gens riches ! vous avez de ces infamies naïves qui font frémir...

MADAME DE LAURIS *à part*. — C'est vrai !

LÉONIE *toisant M. de Lauris*. — Voilà pourtant ce qu'on appelle un honnête homme, un homme moral, un bon père de famille, une vie sans tache ! — Cet homme dans sa jeunesse rencontre une pauvre orpheline de quinze ans, il lui parle d'amour, il exalte, il remplit son cœur, il lui jure qu'il l'épousera ; puis il l'abandonne ; il est faible à ce point qu'une calomnie le détache ; il épouse une héritière qui a trahi celle qu'il délaisse ; la triste abandonnée a vu fuir les années de sa jeunesse dans le travail, dans l'amertume ; un jour ils se retrouvent lui et elle, et lui pour réparer le mal qu'il lui a fait, il lui propose... Oh ! écoutez bien ceci : il lui propose d'être... sous les yeux de sa mère, sous les yeux de sa fille, il lui propose d'être sa maîtresse !... (*Elle courbe la tête comme navrée.*)

MADAME DE LAURIS *à part*. — Elle m'émeut, elle m'intéresse.

M. DE LAURIS *interdit*. — Léonie, Léonie, écoutez-moi ! vous vous trompez...

LÉONIE. — Oh ! tenez, ne vous justifiez pas par le mensonge ! votre mère ne peut vous entendre, mais elle a pu vous voir et vous pénétrer.

M. DE LAURIS *à part*. — Quelle fierté ! quelle émotion ! serait-elle restée pure ?

LÉONIE *avec amertume*. — Ah ! je devine votre pensée ! une vieille fille, une institutrice, une malheureuse obligée de gagner sa vie n'est qu'une aventurière sans pudeur, à qui l'on peut tout dire, tout proposer.

MADAME DE LAURIS *à part*. — Pauvre femme !

M. DE LAURIS *avec émotion tendant la main à Léonie*. Pardonnez-moi, Léonie !

LÉONIE *froidement*. — Je n'ai pas de rancune, à quoi bon ! vous ne comprenez pas même le mal que vous faites. Traitez-moi en étrangère, c'est tout ce que j'exige, c'est tout ce que j'attends. (*Elle se remet à dessiner après s'être approchée de madame de Lauris, qui paraît dormir.*)

#### Scène VI.

##### LES PRÉCÉDENTS, MATHIEU.

M. DE LAURIS *à Mathieu*. — Où avez-vous laissé ma fille et Julien ?

MATHIEU. — Ils se boudent ; l'un est dans la serre, l'autre dans la bibliothèque.

M. DE LAURIS. — Voudriez-vous bien, mademoiselle, aller chercher notre chère enfant ?

LÉONIE. — J'obéis. (*Elle se lève et sort.*)

#### Scène VII.

##### LES PRÉCÉDENTS, excepté Léonie.

M. DE LAURIS. — Monsieur Mathieu, emmenez Julien à la chasse encore huit jours.

MATHIEU *d'un ton très-caustique dans toute cette scène*. — Vous voulez donc que ces dames m'abhorrent ?

M. DE LAURIS. — Quelles dames ?

MATHIEU. — Mais mademoiselle votre fille et mademoiselle ma sœur. Songez donc ! quand Julien n'est pas ici leur vie est assez triste.

M. DE LAURIS. — Comment, vous pensez qu'elles s'ennuient ?

MATHIEU. — Elles sont trop bien élevées pour vous le dire, mais entre votre respectable mère et vous, monsieur, très-respectable aussi, il n'y a pas place pour le plus petit bout de roman.

M. DE LAURIS *souriant*. — Qu'en savez-vous ? Vous vieillissez trop mon cœur.

MATHIEU. — Vous ! oh ! parbleu, je vous connais bien, vous avez des passions d'agronome, de propriétaire, d'éleveur de chevaux, passions utiles, solides, nourissantes ; mais, vous le savez, où croissent les champignons ne croissent pas les fleurs.

M. DE LAURIS. — Ce qui signifie que le sérieux exclut l'amabilité.

MATHIEU. — Vous êtes logicien, vous devez être conséquent : un garçon de vingt ans a plus d'entrain que nous à notre âge.

M. DE LAURIS *à part*. — Il se compare à moi !

MATHIEU. — La jeunesse veut la jeunesse, quand le petit baron est là on rit, on monte à cheval, on chante, on se querelle, on s'agite, la vie revient !...

M. DE LAURIS. — Pour votre sœur peut-être, mais pour ma fille?... je ne la vois pas très-gaie devant son cousin.

MATHIEU. — Votre fille, c'est moi qui la distrais.

M. DE LAURIS. — Vous !

MATHIEU. — Je l'amuse ; et si j'emmenais Julien, je lui manquerais aussi. Tantôt, au milieu de ses larmes, je suis parvenu, je ne sais comment, à la faire rire, et elle m'a dit : — Monsieur Mathieu, vous êtes un bon cœur.

M. DE LAURIS. — Un cœur très-franc, n'est-ce pas ?

MATHIEU *le fixant*. — C'est-à-dire franc à deux de jeux ; avec les retors, impossible à saisir !

M. DE LAURIS. — Mais avec moi !

MATHIEU. — Avec vous, monsieur?... Oh ! je suis trop poli pour supposer que vous n'êtes pas franc.

M. DE LAURIS. — Vous allez en juger à ma question. Vous êtes très-dégagé de préjugés ?

MATHIEU. — Absolument dégagé.

M. DE LAURIS. — Serait-ce à l'endroit de votre sœur ?

MATHIEU. — Serait-ce à l'endroit de ma mère !

M. DE LAURIS. — Vous me répondrez donc sans embarras ?

MATHIEU. — Je défie aucune question de m'embarasser.

M. DE LAURIS. — C'est moi qui hésite et ne sais trop comment vous dire....

MATHIEU. — Peut-être vais-je vous deviner.

M. DE LAURIS. — Non, il faut que j'aborde hardiment mon sujet.

MATHIEU. — Allons, de l'initiative!...

M. DE LAURIS. — Eh bien! pensez-vous que votre sœur, qui est une grande coquette...

MATHIEU. — Oh! pour cela, oui.

M. DE LAURIS. — Soit aussi une femme galante?

MADAME DE LAURIS *à part*. — Mon pauvre fils, il est sous le charme.

MATHIEU. — En ceci, monsieur, consultez la Bruyère, il vous dira que les grandes coquettes sont rarement des femmes galantes.

M. DE LAURIS. — Mais cela peut arriver!

MATHIEU. — Tout arrive en France.

M. DE LAURIS. — C'est le mot de Talleyrand.

MATHIEU. — Un grand moraliste d'immoralités!

M. DE LAURIS. — Votre sœur aime Julien?

MATHIEU. — Non, elle s'en laisse aimer.

M. DE LAURIS. — Par plaisanterie?

MATHIEU. — Très-sérieusement, au contraire, et je vous avertis en secret, en ami, que, si vous défiez votre neveu, vous le pousserez au mariage.

M. DE LAURIS. — Avec votre sœur?

MATHIEU. — Mais avec qui donc? pensez-vous que ce soit avec votre fille?

M. DE LAURIS. — Vous savez bien que ce devait être?

MATHIEU. — Il est possible que ce soit encore, mais en cecas vous le devrez à la générosité de cette bonne Léonie.

M. DE LAURIS. — Croyez-vous donc Julien décidé à faire une folie?

MATHIEU. — Adorable folie! comme dit la romance, folie qui vous tente, monsieur le marquis, et que vous feriez vous-même si vous n'étiez pas si calculateur!

M. DE LAURIS. — Moi, calculateur!

MATHIEU. — Comme tout homme de quarante ans riche, titré, du conseil d'État. Car pour vous citer encore la Bruyère: « Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison, son grand effort est de l'emporter sur l'intérêt. » Convenez-en, vous ne comprenez pas qu'on se décide à épouser une femme qui n'a d'autre dot que sa beauté et son esprit.

M. DE LAURIS. — C'est qu'en effet c'est très-inusité.

MATHIEU. — Et c'est justement la rareté du fait qui entraîne un jeune homme spontané, léger comme votre neveu, tandis que vous, homme mûr, réfléchi, solide, vous suivez les sentiers battus et ne faites que les choses que tout le monde fait.

M. DE LAURIS. — Vous me jugez donc bien dépourvu de cœur et de goût?

MATHIEU. — Non, mais vous êtes d'une imagination

tempérée, vous avez un cœur de propriétaire, et d'un cœur de propriétaire à un cœur d'artiste la température diffère comme de la zone glaciale à la zone torride.

M. DE LAURIS. — Vous croyez à Julien un cœur bien chaud?

MATHIEU. — Un cœur facile à gonfler, facile à monter comme un ballon!

M. DE LAURIS *souriant*. — Facile à détendre. D'ailleurs votre sœur voudrait-elle de lui?

MATHIEU. — De lui, pas précisément pour lui. (*Avec mystère.*) Mais ne comprenez-vous pas qu'il lui faut un mari. qu'elle le veut et qu'elle l'aura?

M. DE LAURIS. — Et vous, croyez-vous que ce mari sera Julien?

MATHIEU. — Dame! à défaut d'autres!

M. DE LAURIS. — C'est donc un calcul? je croyais que les artistes ne calculaient pas?

MATHIEU. — Ils sont bien contraints de sacrifier au dieu du jour, au lare de tous les foyers, au chiffre!... A force de voir les riches intéressés, les pauvres apprennent à le devenir.

M. DE LAURIS. — Vous me croyez un avare, aride d'esprit, sec de cœur, vous serez bien surpris peut-être.

MATHIEU. — Surpris! moi! oh! par exemple, un Parisien pur sang!... surpris!

M. DE LAURIS. — Veuillez un instant sur ma mère, je veux parler à votre sœur, à Julien. (*Comme se parlant.*) Je n'aime pas sa jeunesse près de moi, elle semble me narguer; ces cheveux si noirs, cette lèvre duvetée, cela rend jaloux malgré soi. (*Se tournant vers Mathieu.*) Ah! monsieur Mathieu, pourquoi ne pouvons-nous pas crier au temps: Tout beau, arrête-toi!

MATHIEU. — Oh! bien, oui, le temps! Il est incivil comme un créancier, il nous court après, il met la main sur nous, et l'on grisonne.

M. DE LAURIS *passant la main dans ses cheveux*. — Ah! pas encore! pas encore! Mais je vais voir ce qu'ils font.

MATHIEU. — Allez, monsieur le marquis, allez, je suis sûr que vous les trouverez ensemble, car aussitôt que Léonie aura paru dans la serre Julien y sera retourné. O jeunesse! ô attraction!

M. DE LAURIS *après s'être approché de sa mère, qui paraît dormir*. — Je verrai bien. (*Il sort.*)

### Scène VIII.

MADAME DE LAURIS, MATHIEU.

MATHIEU. — Décidément elle mène tout ici, et en faisant perdre la tête au neveu elle finira par se faire épouser par l'oncle.

MADAME DE LAURIS *à part*. — Voilà son but!

MATHIEU. — Moi je penche pour Julien, il est vaniteux, bon enfant, il sème l'argent; avec lui, la bonne chère, les voyages, la vie de Paris! avec l'oncle, nous

nous empâtons ici comme de lourds bourgeois; tout bien pesé, je vais dire à Léonie que j'opte pour le neveu. Je sais bien que la petite Cécile en sera chagrine: bah! elle est enfant, elle est riche, elle trouvera d'autres maris, tandis que Léonie à son âge doit saisir l'occasion par les cheveux! (*Il se promène sur la scène.*) Je ne serais pas fâché de donner une leçon à ce marquis de Lauris, qui autrefois a soufflé sur le seul rêve d'amour que j'aie eu de ma vie. (*Se tournant vers madame de Lauris toujours immobile.*) Et cette bonne vieille qui n'entend rien, qui ne comprend rien quand tant de passions s'agitent autour d'elle! (*Madame de Lauris sourit et ouvre involontairement les yeux.*) Tiens! tiens, on dirait qu'elle m'a entendu! Non, elle sourit en s'éveillant comme les enfants! (*Il s'approche d'elle, madame de Lauris le salue de la main.*)

## Scène IX.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE, JULIEN.

MATHIEU. — Ah! voici nos amoureux.

LÉONIE. — Que fais-tu là et que dis-tu donc là, mon frère?

MATHIEU. — La vérité, je crois. J'ai dit voici nos amoureux.

LÉONIE avec enjouement. — Le pluriel est de trop, il est interdit à une femme d'être amoureuse. (*Elle va baiser la main à madame de Lauris et arranger sa tête sur le fauteuil.*)

JULIEN. — Vous abusez de cette prétendue interdiction pour me désespérer.

LÉONIE avec coquetterie. — Et comment donc, ne suis-je pas très-aimable pour vous? J'aime tout ce qui vient de vous. Voilà votre charmant oiseau dessiné.

JULIEN. — Pourquoi me fuyez-vous et rentrez-vous si vite ici? Nous étions libres, seuls dans la serre d'où ma cousine est sortie quand vous y êtes entrée, je commençais enfin à vous ouvrir librement mon cœur; vous avez brusqué l'entretien sous prétexte que vous aviez des devoirs à remplir! Quels devoirs? Êtes-vous faite pour porter des chaînes vulgaires? Vous seule ici avez de la poésie et en répandez sur mes ennuyeux parents!

MATHIEU. — Et vous aussi, baron, vous avez de la poésie, de l'enthousiasme, vous comprenez le bon, le beau; vous êtes éloquent, parlez-lui, entraînez-la.

JULIEN. — Elle m'arrête dès le premier mot.

LÉONIE avec grâce. — Mais à quoi bon vous écouter? est-ce que je ne sais pas d'avance tout ce que vous allez me dire?

JULIEN se penchant vers elle. — Quoi! tout?

MATHIEU. — Et moi aussi.

JULIEN. — Vous peut-être, mon cher, car je vous fatigue de mes sentiments quand nous sommes seuls; mais votre sœur, elle n'a jamais voulu m'entendre.

MATHIEU. — C'est qu'elle vous a deviné.

JULIEN. — Eh bien! alors qu'elle me dise ce que je puis espérer!

MATHIEU. — Ah! ma sœur, c'est bien le moins, dis à ce jeune homme qui se désespère ce qu'il doit espérer.

LÉONIE regardant en face Julien. — Voyons, quelle espérance avez-vous ou désirez-vous avoir?

JULIEN. — Mais celle de vous plaire.

LÉONIE. — En ce cas, soyez content, vous me plaisez beaucoup!

JULIEN avec chaleur. — Et quelles preuves m'en avez-vous données? A peine un regard, jamais un serrement de main, jamais une réponse à mes lettres, jamais la possibilité d'un moment d'entretien secret, jamais rien pour satisfaire l'amour dont vous me tourmentez!

LÉONIE. — Écoute bien, mon frère, ce que monsieur me demande devant toi. (*Se tournant vers Julien.*) Demandez-vous de ces choses-là à votre cousine?

JULIEN. — Ma cousine est une enfant, et je ne l'aime pas.

LÉONIE. — Mais si elle n'était plus une enfant et que vous l'aimassiez?

JULIEN. — Ma foi, alors je l'épouserais.

MATHIEU. — Et voilà justement ce qu'il veut faire avec toi qu'il aime, ma sœur! et tu le repousses! et tu le méconnaiss! (*Se tournant vers Julien.*) Cher baron, que je vous embrasse! moi seul ai pénétré ce cœur-là.

MADAME DE LAURIS à part et levant les bras. — Quels comédiens, quels comédiens!

Madame LOUISE COLET.

(*La suite au prochain numéro.*)

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : reprise de *Ulysse* de M. Ponsard.— Reprise de *la Vestale*. — Catastrophe au théâtre de la Nouvelle-Orléans. — Mort de M. Arnould, mari de mademoiselle Plessy.Le Théâtre-Français s'est traîné tout l'hiver sans une grande pièce nouvelle, et il en est réduit au printemps à la reprise de *l'Ulysse* de M. Ponsard.*Ulysse*, cette double injure à l'école romantique et à l'école classique, à ceux qui, suivant le précepte d'André Chénier, veulent que sur des sujets nouveaux on fasse des vers d'une beauté antique, et à ceux qui, s'en tenant à la poésie grecque, admirent trop Homère pour souffrir de le voir travesti dans la paraphrase incolore de M. Ponsard. Inutile de dire qu'*Ulysse* laissera déserte la salle de la rue Richelieu. Puisque le Théâtre-Français reprend d'anciens ouvrages, que ne songe-t-il à

ceux qui ont fait sa gloire : à l'*Othello* et au *Chatterton* de M. de Vigny, par exemple ? Mais est-il au Théâtre-Français des acteurs capables de jouer ces pièces-là ? dira-t-on. Oui si le Théâtre-Français a l'intelligence de retenir mademoiselle Rachel, qui revient en France et qui serait tour à tour admirable dans les rôles de Desdemona et de Ketty Bell ; oui encore si, pour seconder mademoiselle Rachel, on engageait cet acteur de génie nommé Rouvière, qui joua si magnifiquement le rôle d'Hamlet au Théâtre-Historique, et qui saurait être à la fois un *Othello* terrible et un *Chatterton* déchirant.

L'Opéra aussi a eu sa reprise, mais là le succès a été splendide. Mademoiselle Cruvelli s'est surpassée dans *la Vestale*. Une indisposition de notre collaborateur qui signe la chronique musicale l'oblige à remettre à huitaine son compte rendu de cette mémorable représentation du Grand-Opéra. Nous n'empiéterons pas sur ses attributions. Que nos lectrices prennent donc patience : elles sauront huit jours plus tard le nombre de bouquets qui sont tombés en pluie odorante autour de la belle prima donna.

\*\*\* L'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans donne les détails suivants sur la catastrophe qui a eu lieu au théâtre de cette ville :

« La représentation était au bénéfice de M. Carrier, premier comique. Le premier vaudeville avait été joué et le rideau allait se baisser sur un acte du second vaudeville, lorsqu'un cri subit, cri d'angoisse, de douleur et d'épouvante, s'éleva de toutes les parties de la salle. Toutes les loges latérales de droite, composant les secondes et les troisièmes (celles-ci occupées par les gens de couleur), venaient de crouler sur les premières. M. Carrier, le bénéficiaire, était en scène. A la vue du désastre, il poussa un cri et faillit s'évanouir. La foule, après la première minute de stupeur, s'élança par toutes les issues pour échapper à une mort dont chacun, dans son épouvante, se croyait menacé.

» Il resta cependant dans la salle un nombre assez considérable de cœurs courageux, et l'on se mit aussitôt à l'œuvre pour retirer les blessés de dessous les décombres.

» Nous allons oublier de dire que la salle était comble, et que les loges de droite entre autres étaient toutes occupées. Heureusement il s'y trouvait peu de dames. A neuf heures un quart, au moment où nous pénétrions nous-même dans le théâtre par l'entrée de la rue Sainte-Anne, on avait retiré tous les blessés, et nous avons eu sous les yeux le triste spectacle de la salle en ruine ! Toutes les loges s'étaient écroulées depuis l'amphithéâtre jusqu'à la scène.

» Nous ne savons encore au juste le nombre des victimes. On nous a cité deux ou trois personnes tuées ; quant aux blessés, nous croyons pouvoir en fixer le nombre à environ quatre-vingts. Ceux que nous avons vu transporter étaient horriblement défigurés. A l'heure où nous écrivons, nos renseignements sont encore trop

incomplètes pour que nous nous hasardions à citer tous les noms qui nous ont été rapportés.

» Le spectacle lamentable que nous avons eu sous les yeux s'effacera difficilement de notre mémoire. Dans la rue, au milieu des blessés que l'on portait çà et là, des hommes effarés, les habits couverts de plâtre, le visage couvert de sang, les vêtements en désordre, redemandaient leurs femmes, leurs enfants, leurs frères, leurs amis. Des femmes folles de douleur cherchaient leurs maris ou leurs enfants. Pendant quelques instants, et avant l'organisation des secours, le spectacle qu'offrait la rue d'Orléans, dans le voisinage du théâtre, était poignant au suprême degré.

» Nous croyons avoir dit plus haut que les premières n'ont pas cédé. Elles sont en effet soutenues par des piliers qui reposent sur le parquet. Quant aux secondes, au lieu de reposer sur les premières à l'aide de colonnettes, elles étaient retenues aux troisièmes par des tringles en fer, les troisièmes étant elles-mêmes assujetties au plafond par de semblables tringles. Le poids de la foule agglomérée dans les secondes et les troisièmes aura probablement arraché ces liens des poutres dans lesquelles ils étaient vissés. »

\*\*\* M. Auguste Arnould, homme de lettres, mari de madame Arnould-Plessy, vient de mourir à Saint-Petersbourg. Ses obsèques ont eu lieu au milieu d'un grand concours de monde, en présence de tous les artistes et de presque tous les Français résidant à Saint-Petersbourg ; le service, auquel assistait sa veuve, a eu lieu dans l'église catholique de Sainte-Catherine, et son corps a été déposé dans le cimetière Wolkowa. Le général Guédonoff assistait aux funérailles d'Arnould, et l'empereur a envoyé le ministre Adlerberg offrir ses compliments de condoléance à madame Plessy.

LÉOPOLD DANGEAU.

L'éditeur du *Journal pour rire* met en vente, rue Bergère, n° 20, les *Petits albums pour rire* à 20 centimes. On les trouve aussi chez Marescq, rue du Pont-de-Lodi, n° 5.

Ce sont de charmants petits recueils portatifs, excellents pour amuser en chemin de fer, en bateau à vapeur, pour mettre sur une table de salon. Cette série de petits albums composera une collection aussi curieuse qu'intéressante.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays ; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer ; nous invitons les mères de famille à le visiter.